

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans



Conférence présentée par Jean-Luc SIMONET - Docteur en Égyptologie

(paroles et images d'Égyptiens, pour illustrer le propos)

En guise d'entrée en matière :

- ✓ nous, hommes modernes : individualistes égocentriques et humanistes solidaires
- ✓ nos précurseurs : les anciens Égyptiens ?

3000 av. J.C. : notre premier ancêtre égyptien, le Pharaon (le premier individu-roi, alors seul et unique)

- ✓ Pharaon : le premier surhomme ;
- ✓ Pharaon : par sa grâce, quelques sujets accèdent à une ombre d'individualité ;
- ✓ Pharaon : le premier sujet conscient.

2000 av. J.C. : la Révolution Egyptienne, la première au monde

- ✓ Sinouhé ou la crise de la conscience égyptienne ;
- ✓ Khéops ou l'avilissement de la figure du Roi ;
- ✓ Osiris ou la démocratie de la vie éternelle.

2000 av. J.C. : nos ancêtres les Egyptiens (à chacun son royaume : vie éternelle, vie privée, vie intérieure)

- ✓ le premier individualisme ;
- ✓ le premier humanisme ;
- ✓ et même le premier féminisme.

Pour conclure :

Disons-nous : "nos ancêtres les Egyptiens" ?

L'ANE D'OR, quant à lui, vous présente ses 3 ancêtres, 2 Egyptiens de souche et un d'adoption, 3 ânes comme il se doit.

Le gai savoir rend libre. L'Histoire enseigne "nos ancêtres les Gaulois", l'ANE D'OR vous propose "nos ancêtres les Égyptiens". Pourquoi pas ? Voici une intuition : et si les anciens Egyptiens avaient été les précurseurs de ce que nous sommes, des individualistes égocentriques et des humanistes solidaires à la fois ?

Individualiste égocentrique, l'homme moderne se veut maître de soi, de son destin, dans l'espace et le temps. Il est habité par une volonté de puissance limitée seulement par le sens des réalités et le respect d'autrui. Car nous voulons aussi être des humanistes solidaires, soucieux de l'égalité de tous, de l'égalité en droits de tous les individus. Or, en forçant le trait, tout semble se passer comme si l'Ancienne Egypte avait inventé l'individu-roi, en la personne du Pharaon, puis l'avait dépouillé de son unicité pour faire de tous les Egyptiens des individus-rois, mais dans l'au-delà.

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

De plus, en donnant à chaque homme, et même à chaque femme, la même dignité humaine qu'au divin Pharaon, la "Révolution Égyptienne", vers 2000 av. J.C., a inventé l'humanisme, qui reconnaît à tout homme ou femme un égal droit au respect.

Alors, au triple galop, l'ANE D'OR vous emmène au temps de notre premier ancêtre, le premier individu-roi, le pharaon Nârmer, vers 3000 av. J.C.. Revenant à bride abattue, nous ferons halte vers 2000 av. J.C., au temps de la Révolution Égyptienne, et nous rencontrerons nos ancêtres à tous, les premiers individus-rois, les Égyptiens, tous les Égyptiens, les morts divinisés de la révolution osirienne, les hommes et les femmes et même les manants, tous égaux en dignité.

Va, petit âne !

Cinq millions d'années d'espèce humaine, cinq-mille ans d'Histoire : quel homme mérite le titre de "premier individu" plus que l'Horus Nârmer ? Existe-t-il au monde un chef-d'œuvre comparable à la Palette de Nârmer ? Pour l'ancienneté, la richesse de sens alliée à la beauté, aucun. C'est le témoin le plus ancien, le plus beau et le plus disert d'un événement prodigieux, le big-bang de l'individu-roi, qui a créé notre univers toujours en expansion.

De Nârmer au dernier Pharaon, pendant 3000 ans, le roi d'Égypte fut le premier surhomme, bien avant Nietzsche. Nârmer est le premier individu-roi, maître absolu de l'espace et du temps, il est même le premier dieu créateur : dressé colossalement, il sépare la terre et le ciel de toute sa stature, et l'univers organisé est marqué à son nom (les bucrânes entourant "Nârmer"); au-delà, le néant. Maître de l'espace-temps, il assigne à chacun son destin : la vie pour le serviteur fidèle qui le suit (jusque dans la mort) et la mort pour son ennemi qu'il immole et rejette au néant. Il triomphe du temps : il a gagné la dernière guerre, le passé gît sous ses pieds, sous la terre avec les vaincus. Le sacrifice rituel de l'ennemi ultime est la dernière violence de la guerre et la première de la paix : désormais, Nârmer détient le monopole de la violence légitime. Ainsi est-il non seulement le premier roi absolu, l'ancêtre de notre Louis XIV, mais aussi le fondateur de l'Etat tel que nous le connaissons encore.

Cultivant notre jardin, éradiquant les mauvaises herbes, soignant nos familiers, éloignant les fâcheux, ne sommes-nous pas tous des Nârmer au petit pied ? Mais tout autant que Nârmer, son esclave et sa victime sont nos ancêtres égyptiens. Pas de Roi sans Valet ni Victime ! Virtuellement, successivement ou même simultanément, l'individu-roi de nos jours, comme toujours, peut être pharaon, valet ou victime. Est-il d'autre rôle possible ?

Ainsi, après Nârmer, son valet anonyme est-il notre second ancêtre égyptien, l'ancêtre des individus dévoués, au roi, à la patrie, à l'amour de leur vie, à la famille, à leurs enfants, à la bonne cause... Le valet de Nârmer était dévoué jusqu'à la mort, les favoris du roi l'accompagnaient dans la tombe, à cette haute époque. Le Roi est le premier individu, absolument unique, et tous les hommes sont égaux à ses yeux, réduits à la vie individuelle qu'il leur consent s'ils le servent. Ainsi, par la grâce du Pharaon, quelques sujets accèdent à une ombre d'individualité, pâle reflet de celle du Roi. Les princes, les plus hauts dignitaires, ne furent jamais, dans l'histoire égyptienne, des individus à part entière au sens où nous l'entendons, au sens de "citoyens" libres et égaux. Toujours ils furent littéralement (sinon physiquement) les créatures du Roi. Mais ils vivaient dans l'intimité du souverain, et leur dévotion se mêlait de fascination à l'égard de sa prodigieuse personne. Comme un enfant se grise d'être l'ombre d'un "grand", ils puisaient une vraie fierté individuelle dans leur vie à l'ombre du grand Roi, dont un peu de la gloire rejaillissait sur leur servitude. Ils furent les ancêtres de tous les individus qui parmi nous adorent les idoles de la scène, les dieux du stade ou les génies de la science et des arts.

Et la Victime, l'Ennemi, le Vaincu, en quoi est-il notre ancêtre ?

La volonté de puissance, qui est de nature royale, détermine le destin de chacun : hormis le Roi, des esclaves voués à la servitude, ou des rebelles voués au néant. Ceux qui ne sont pas encore soumis ou anéantis campent au-delà de la frontière, mais tout contre elle : ce sont les étrangers, les barbares. Plus loin vivent d'autres populations encore, non pas des étrangers mais des inconnus vivant dans le chaos, et qui tôt ou tard, avec l'expansion de l'univers égyptien, seront à leur tour des étrangers voués à la soumission ou à l'anéantissement. Le geste de Nârmer immolant son ennemi crée à la fois, indissociablement, le premier État (la première monarchie de droit divin), la première Nation (l'Égypte) et la notion d'Étranger. De notre point de vue "humaniste", la définition de l'Étranger selon Nârmer est une absolue négation de son altérité : soit il se soumet, et cesse donc d'être étranger, soit il disparaît. Pourtant, cet Étranger ennemi est indispensable au Roi et à sa Nation : un homme peut-il être triomphant, c'est-à-dire roi, s'il n'a pas d'ennemi vaincu ? La nation française aurait-elle jamais existé sans les guerres contre les nations anglaise ou allemande ? Et de nos jours, à notre époque où règnent les Droits de l'Homme, en principe, l'étranger est-il réellement admis en sa radicale altérité ? Là où règne la volonté de puissance (partout ?), comme au temps de Nârmer elle exclut tous ceux qui ne sont pas conformes aux lois de son royaume. Potentiellement, cet étranger, cet ennemi vaincu ou à vaincre, cette victime désignée de la volonté de puissance, c'est vous et moi, c'est tout un chacun, c'est chaque individu de notre monde post-moderne, comme au temps ancien de Nârmer. Au Royaume de la Volonté de Puissance, tout individu est potentiellement étranger, ennemi, victime, s'il n'est roi ou valet.

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Dans la suite de l'histoire égyptienne, ce troisième ancêtre, l'Ennemi, l'Etranger, le Vaincu, la Victime, n'apparaîtra qu'épisodiquement comme une figure de l'ombre de l'Individu-Roi, un démon à expulser, un spectre à oublier, tel Seth le maudit, l'ancêtre de l'ANE D'OR ! Qui de nous ne préfère se voir en roi, ou même en valet, plutôt qu'en vaincu ?

Pendant des siècles, le petit valet de Nârmer le servit fidèlement et avec dévouement. Créature du Roi, il mourait avec son créateur, à haute époque. Et sa vie se déroulait à l'ombre fascinante de la colossale Personne. Mais tous ces courtisans savaient bien que leurs hautes fonctions étaient une délégation du pouvoir royal, qu'ils détenaient donc une partie, si infime fût-elle, de la majesté surhumaine du Roi. Maîtres des hiéroglyphes, la parole même des dieux, ils dominaient de très haut le commun des mortels, et il viendra un temps où ils croiront détenir le code secret de l'univers. Qui parmi eux ne fut jamais tenté, dans l'exercice de ses fonctions, d'imiter le Pharaon, envers ses subalternes ou justiciables ? Qui fut le premier à vouloir imiter le Roi en tout, le premier qui se dit : "un jour, moi aussi je serai pharaon !" ? Celui-là fut notre ancêtre à tous, individus-rois, ambitieux de tout poil. Ancêtre assassin, celui qui, peut-être, tua le pharaon Téli, sous la VI^{ème} Dynastie, vers 2300 av. J.C....

Mais il ne fut pas nécessaire que pareille extrémité devînt la règle, car la bienveillante générosité du Roi, qui s'accordait avec son intérêt bien compris, accéda au désir profond du Valet d'imiter son Maître. En effet, il vint un temps où la mort ne se présenta plus aux serviteurs du Roi comme un sacrifice "volontaire" sur la dépouille de leur maître, mais comme une inhumation en grande pompe dans un beau et riche mastaba offert par le Roi. Le Pharaon demeurait le maître de la vie et de la mort, mais l'élite des mortels commençait à partager l'immortalité du Roi, puisqu'il les inhumait comme lui dans la pierre éternelle. Vivant et mourant pour le Roi, le Valet désirait son royaume à lui, et il l'a obtenu par la grâce royale : un cercueil en pierre, son palais de l'au-delà. De surcroît, vivre pendant des siècles à l'ombre de la gloire du Roi lui a donné aussi le désir d'avoir sa propre "histoire", comme son "royaume verbal" à soi, et il l'obtint : à celui à qui il octroie une tombe, Pharaon donne aussi le droit d'y inscrire ce que les égyptologues nomment improprement une "autobiographie". Comment ne pas remercier un maître aussi généreux ? Au vrai, c'était inutile, il le faisait très bien lui-même ! En effet, la gratitude envers le Roi qui s'exprime dans les "autobiographies" des courtisans de l'Ancien Empire, dans les tombes de Giza ou de Saqqara, s'intègre à des textes obligatoirement "autorisés" par le Pharaon, qu'on peut donc appeler leur véritable "auteur".

Pourtant, "l'autobiographie" esquisse comme un embryon d'histoire personnelle, un germe de vie privée ou plutôt de "royaume privé", pâle imitation de la gloire royale. Ce "royaume privé" - ou prison dorée ? - consiste à pouvoir se vanter d'une vie entièrement dévouée au service de ce géant sublime, le Roi, sans qu'aucune faute ait jamais été reprochée à un tel serviteur modèle. Une autobiographie funéraire commence par la simple énumération des titres pompeux du haut dignitaire à qui la tombe fut accordée. Puis viennent ses hautes qualités morales et surtout sa fidélité indéfectible envers le Roi, ses capacités absolument uniques d'individu hors pair, justement récompensé par le Roi, qui l'a gratifié plus que tout autre dignitaire, en particulier par l'octroi d'une belle tombe et d'un riche équipement funéraire. Ce type d'inscription esquisse un pas, fort timide, sur le chemin de la liberté individuelle : l'individu d'exception qu'elles exaltent reste le serviteur aveuglément dévoué de son seigneur et maître, le Roi; et elles sont tellement stéréotypées, répétées à l'identique par dizaines d'exemplaires à toutes les époques que "l'individu d'exception" devient la règle, tant et si bien que ces "autobiographies" ne mentionnent en réalité presque aucun événement ou trait de caractère véritablement et strictement individuels.

Un progrès fut l'enrichissement de ces "autobiographies", vers la fin de l'Ancien Empire (VI^{ème} VII^{ème} Dynastie, vers 2300-2200 av. J.C.) par la relation d'événements spécifiques, quasi historiques, au cours desquels le "héros" s'était illustré brillamment : campagnes militaires, expéditions aventureuses, etc.. Et ce fut sur le canevas bien pauvre de l'autobiographie que se trama une révolution fantastique, l'invention du roman, de la littérature de fiction, qui vers 2000 av. J.C. ouvrit à l'individu les portes d'un royaume illimité : l'imaginaire...

Or, dans le même temps que le Valet imitait de mieux en mieux le Roi, celui-ci prenait conscience des limites de sa condition humaine. Pharaon fut le premier sujet conscient, le premier homme qui pratiqua jamais l'introspection, le libre examen de sa conscience, le jugement de son for intérieur. A tout le moins, existe-t-il au monde plus ancien témoignage d'un examen de conscience que *L'Enseignement pour Merykarê* ou *L'Enseignement d'Amenemhat Ier pour son fils*, 2 pseudépigraphe datés des environs de 2000 av. J.C. et fictivement, mais significativement, attribués à 2 pharaons ?

Le Roi d'Egypte était prédisposé par sa nature au débat intérieur. En effet, il incarne en sa personne Horus et Seth, les frères ennemis, et bien avant Rimbaud il pouvait dire : "Je est un Autre". Il pouvait même dire : Je est un Autre, Je hais un Autre !

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Akhtoy, le pharaon qui s'adresse à son fils Merykarê, exprime le premier cette prise de conscience : le colosse se fissure, le Roi-Dieu n'est qu'un homme, Pharaon ne pouvait toujours être Nârmer, comme Louis XVI ne pouvait être un autre Roi-Soleil. Alors Akhtoy inventa l'humanisme, que nous revendiquons tous aujourd'hui :

*Pratique la justice et tu perdureras sur terre.
Apaie l'affligé. N'opprime pas la veuve.
Ne prive pas un homme du bien de son père.
Ne lèse pas les dignitaires dans leurs fonctions.
Garde-toi de punir à tort.*

C'est un roi qui parle mais sa royauté n'est pas mise en avant, et dès l'époque de *L'Enseignement pour Merykarê*, l'éthique des dignitaires, c'est-à-dire en droit des créatures de Pharaon, produira le même type de sentences (voir par exemple les *Maximes de Ptahhotep*). Cet humanisme ne pouvait rester l'apanage du Roi puisqu'il découle de sa conscience de n'être qu'un homme. Un beau passage du même *Enseignement* confesse avec humilité le désarroi de tout homme, fût-il roi, à la perspective des fins dernières :

*Les dieux du tribunal qui jugent l'opresseur,
Sache qu'ils ne sont pas cléments
En ce jour où l'on juge l'humble créature.
(...)
Ne compte pas sur la longueur des années :
Une existence n'est qu'une heure à leurs yeux.
(...)
Celui qui commet ce qu'ils réprouvent est un insensé.
Quant à celui qui les rejoint sans avoir commis le mal,
C'est comme un dieu qu'il sera là-bas,
Allant à son gré comme les maîtres de l'éternité.*

Devant le tribunal divin, Merykarê, tout roi soit-il, sera comme le dernier des hommes, un misérable, une "humble créature". Mais s'il a pratiqué la justice (*maât*), s'il n'a pas commis le mal, alors il sera comme un dieu, délivré de la mort et libre comme les dieux.

Quelle révolution depuis le temps de Nârmer ! Alors le Roi triomphait seul, par la force et par le droit, échappait seul à la mort pour devenir le dieu des dieux. Oui, une révolution ! Si le Roi prend conscience de son humanité, alors le Valet pourra bien se prendre pour un roi, et la conscience de l'égalité de tous finira par s'imposer généralement à l'esprit des Egyptiens.

Vers 2000 av. J.C., le Pharaon et son Valet tendent à se ressembler : le Roi-Dieu n'est qu'un homme et le Valet l'imité de mieux en mieux. L'effacement des différences, le trouble des identités, provoqua la crise de la conscience égyptienne, la première révolution de l'Histoire, vers 2000 av. J.C.. Il en émergea un nouvel individu-roi, dont nous sommes tous les héritiers.

De tous les documents qui attestent cette Révolution, le plus beau, le plus émouvant, le plus riche d'enseignement est *L'histoire de Sinouhé*, premier chef-d'œuvre de la littérature mondiale, premier roman, sans doute plus ancien que *L'épopée de Gilgamesh*, et qui mériterait d'être aussi célèbre que *L'Illiade* et *L'Odyssée*.

Comme *L'Illiade* tourne autour de la colère d'Achille, le *Roman de Sinouhé* est centré sur une crise de conscience individuelle, qui plonge le héros dans des aventures épiques qui préfigurent celles de Moïse fuyant l'Egypte, ou celle de David tuant Goliath, ou encore l'errance d'Ulysse et son combat contre les prétendants. Mais ces exploits ne sont que péripéties, le cœur du roman réside en la crise de conscience de Sinouhé, parfaite expression de la crise de la conscience égyptienne autour de 2000 av. J.C., c'est-à-dire la mise en doute, par le Valet, du dévouement dû à Pharaon jusqu'à la mort incluse. Ayant fui l'Egypte, rompant l'allégeance due au Roi, tel un félon, Sinouhé, valet fidèle, deviendra-t-il un étranger libre ? Non ! Sinouhé ne peut assumer sa responsabilité d'individu autonome doué de libre-arbitre. Il rejette la faute de sa fuite sur le "dessein d'un dieu", déguisement inconscient du Roi, qui seul peut décider du sort de son valet.

Or le salut de Sinouhé, la réponse à sa prière au dieu inconnu, c'est la grâce royale, qui lui promet de surcroît de belles funérailles : comme au temps de Nârmer, Pharaon reste maître de la vie et de la mort. La fin de la crise de conscience de Sinouhé, sa réconciliation avec soi-même, c'est le renoncement total à soi-même !

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Rentrant en Egypte, il retourne au dévouement absolu du Valet envers son Roi, auquel il doit tout, même sa mort. Il est la créature du Roi au sens le plus fort : son créateur le connaît alors que lui-même s'ignore ! "Je n'ai pas de conscience, ma conscience s'appelle Sésostri", aurait pu dire Sinouhé, comme Goering dit "Je n'ai pas de conscience, ma conscience s'appelle Adolf Hitler". Mais Sinouhé fut le pionnier aventureux de la liberté individuelle, et son échec est à la mesure du danger encouru, alors que Goering régressa dans l'infamie en un temps où le libre-arbitre individuel était déjà acquis. Sinouhé se trouva pourvu d'une liberté qu'il ne désirait pas au fond, à laquelle il n'était pas préparé. Il n'avait jamais entendu dire que "tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits...". Et nous-mêmes, éduqués aux mamelles de la République, que faisons-nous de notre liberté ? Ne l'abdiquons-nous pas souvent ? Trop de choix, trop de mal à s'assumer libre...

Au temps de la Révolution Egyptienne, d'autres auront moins de scrupules de conscience que Sinouhé : régicides, usurpateurs... Mais il y eut plus grave : l'aviissement de la figure du Roi par la caricature, la satire. La tête de Turc en fut le Pharaon par excellence, Khéops lui-même, le bâtisseur du plus fabuleux monument égyptien, la Grande Pyramide. Le *Papyrus Westcar* le campe comme un despote ridicule qui passe son temps à chercher des divertissements futiles et cruels, car le grand dieu vivant s'ennuie comme un rat mort...

Pourtant, malgré les régicides, les usurpations et les satires, Pharaon demeura toujours le maître absolu de la souveraineté en Egypte. Mais lors de la Révolution Egyptienne, le commun des mortels accéda à la monarchie de l'immortalité. Paradoxe étonnant, en devenant l'unique Osiris, par une sorte de clonage, les défunts deviennent Roi, mais cette monarchie, ouverte à tous, est aussi une démocratie de la vie éternelle !

Qui parmi nous n'a jamais pensé que la souveraineté du peuple signifie que tout le monde est roi ? En inventant la vie éternelle, l'immortalité de l'âme, le jugement des morts, le paradis et l'enfer, les anciens Egyptiens ont grandement contribué à la formation de l'individualisme et de l'humanisme. Dès la fin de l'Ancien Empire, après le Pharaon les reines furent les premières à devenir Osiris à leur mort. Puis chaque mort y eut droit, autour de 2000 av. J.C.. Le commun des mortels s'attribua dans l'au-delà la toute-puissance que Nârmer exerçait ici-bas. Comme un roi, comme Nârmer, l'Osiris Quidam triomphe de son ennemi, et son paradis est purifié, comme nous éradiquons les mauvaises herbes de nos jardins... Mais si tous les Egyptiens (comme tous les chrétiens...) vont au paradis, qui sont et où vont leurs ennemis, les damnés, en nombre forcément égal ? Comme l'enfer chrétien, selon certains théologiens, l'enfer égyptien était-il vide ? Là encore, le génie égyptien fit progresser de manière décisive la psychologie individuelle, en intériorisant l'ennemi en chaque individu : son propre cœur ! Comme Pharaon était duel, Horus-Seth, tout individu est doté d'un cœur qui est son juge. C'est une étape décisive sur le chemin de l'individualisme tel que nous le pratiquons. La part du chemin parcourue en Egypte peut se résumer en 3 étapes :

1. Nârmer, premier individu-roi, totalement extraverti ;
2. Pharaon, premier individu-roi doté d'une vie intérieure, car doublement double (Horus-Seth, homme-dieu) ;
3. Osiris Quidam : individu-roi intériorisé (si tout le monde est roi, le seul royaume est soi-même et son environnement proche : vie intérieure, vie privée), pratiquant l'examen de conscience, dans la perspective des fins dernières.

L'Osiris Quidam est notre ancêtre à tous, même si nous ne craignons pas l'au-delà !

Dès les années 2000 av. J.C., "nos ancêtres les Egyptiens" ont inventé l'individualisme qui est encore le nôtre, par lequel chacun est roi de soi-même. A chacun son royaume : vie éternelle, vie privée, vie intérieure. Dès l'origine, l'individualisme égyptien est très évolué, car il jette le soupçon sur ses propres fondements, la croyance en la survie posthume. 2000 ans avant Horace, il invente même le *carpe diem* ! Comble de l'individualisme, il se trouva même un Egyptien capable de jeter un doute radical sur soi, en mettant en scène l'antagonisme intime du Moi et de son Double, comme jadis le Roi incarnant Horus et Seth (c'est le beau *Dialogue du Désespéré avec son Âme*). Mais le classicisme égyptien préféra toujours l'individualisme serein du Sage, dont Ptahhotep fut le parangon :

*Qu'il est bon qu'un fils accueille la parole de son père,
Ainsi lui échoira-t-il (à ce fils) une heureuse vieillesse !
C'est un bien-aimé du dieu que celui qui écoute,
Celui que hait le dieu ne saurait écouter.
C'est le cœur qui fait de son maître
Quelqu'un qui écoute ou qui n'écoute pas.
Le cœur d'un homme est pour lui
Vie-Intégrité-Santé !*

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Pour vivre heureux, et atteindre une heureuse vieillesse (110 ans, comme Ptahhotep !), il faut savoir écouter, c'est-à-dire obéir, et d'abord (à) son père. Mais cette vertu est une prédisposition, non pas naturelle, mais divine, une sorte de prédestination calviniste avant la lettre. "Celui que hait le dieu ne saurait écouter" ne signifie pas "le dieu hait celui qui n'écoute pas", mais "le dieu rend celui qu'il hait incapable d'écouter". On retrouve ici un peu de la "matière manquante" évoquée plus haut, cette "espèce victime" disparue ou plutôt perdue de vue dans l'universalisme osirien.

Celui que hait le dieu est prédestiné à la damnation éternelle, et de son vivant il ne sera pas heureux parce qu'il ne saura pas "écouter", et il n'atteindra pas une heureuse vieillesse. Cette prédestination calviniste avant l'heure semble nier toute liberté individuelle : si Untel est mauvais, c'est parce que le dieu l'a voulu ainsi. Mais la suite semble nuancer le propos, et rétablir l'idée de libre-arbitre individuel :

*C'est le cœur qui fait de son maître
Quelqu'un qui écoute ou qui n'écoute pas.*

Cela signifie que le cœur, la conscience d'un homme, est le maître de son destin, bon ou mauvais, selon que le cœur est bon ou mauvais. Le cœur se substitue au "dieu", et si "son maître commande bien à son cœur, sa conscience, son cœur le rendra heureux", c'est-à-dire capable "d'écouter", et d'atteindre une heureuse vieillesse. Ce destin réside donc entre les mains du maître du cœur, donc dans le jugement personnel, le libre-arbitre individuel. Ainsi Ptahhotep esquisse brillamment un thème qui fera couler beaucoup d'encre et de sang, en Europe, à partir du XVIème siècle et de la Réforme protestante, et jusqu'à nos jours : libre-arbitre, "serf-arbitre", prédestination, liberté de jugement, liberté de conscience, Liberté... Et la pensée de "nos ancêtres les Egyptiens" demeure ainsi très actuelle.

Pour autant, Ptahhotep demeure fidèle à la tradition royale de l'individualisme égyptien. En effet, lorsqu'il dit que "le cœur d'un homme est pour lui Vie-Intégrité-Santé", il emploie une formule qui est le vœu toujours exprimé pour le Pharaon à la suite de chaque mention de son nom (et même de son palais). Cette phrase signifie donc que l'homme est le roi de son cœur, en qui réside son salut (ou non, s'il est mauvais). Telle proposition semble conforter l'idée de libre-arbitre. Surtout, que l'individu quelconque soit assimilé à un roi confirme l'idée de départ de notre réflexion : après le Pharaon, premier et seul individu, l'accès de tout un chacun à l'individualité ne fut pas une rupture à proprement parler, mais s'inscrit dans la continuité du principe monarchique, simplement étendu, malgré toute la contradiction qu'implique cette extension, à l'ensemble des Egyptiens.

La résolution de la contradiction entre l'Un royal et le Multiple devenu Roi réside en la définition du royaume, en la délimitation de ses frontières. Le Pharaon est le roi de l'univers extérieur, l'Individu-Roi est le pharaon de sa conscience, de sa vie intérieure. Par conséquent, l'individu-roi n'abolira jamais la monarchie pharaonique, toujours la royauté sur l'univers extérieur appartiendra à Pharaon, et jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne un seul homme détiendra la souveraineté absolue.

Roi de soi-même, l'homme égyptien était bien conscient des limites de cette monarchie, et Ptahhotep l'a fort bien exprimé : *Ne sois pas orgueilleux, de peur d'être humilié !* Significativement, l'égyptien rend "orgueilleux" par "grand de cœur" : que ton royaume ne soit pas trop grand, c'est-à-dire qu'il ne s'étale pas exagérément à l'extérieur, où règne le roi unique !

Un aspect de l'enrichissement de la vie intérieure des Egyptiens après la "Première Révolution" est ce que l'on appelle la "piété personnelle", c'est-à-dire la dévotion qu'un individu consacre à une divinité préférée. Or cette piété s'exprime par la formule "j'ai mis le dieu dans mon cœur".

Un autre aspect de l'individualisme égyptien, à partir des années 2000 av. J.C., est l'exaltation d'individualités d'exception, des "génies", un peu comme nos vedettes ou idoles du sport, de la chanson, des arts, nos génies de tous les temps et de tous les genres. En Egypte, tous ces individus hors pair sont des scribes célèbres par leurs écrits, ce n'est pas étonnant : leur calame leur a conquis un royaume, leurs lecteurs et la postérité. Ainsi l'Egypte Ancienne a-t-elle inventé la figure de l'Intellectuel. Plus trivialement, les scribes vaniteux aux dents longues se félicitaient de leur statut social : s'ils étaient bien en Cour, aucune ambition ne leur était interdite, alors que toutes les autres professions sont accablées de tracasseries et de misères, et que toujours un scribe les domine. Pourtant, la littérature égyptienne, dont ces mêmes scribes imbus d'eux-mêmes furent les auteurs, reconnut très tôt l'égalité de dignité de tous les hommes, fussent-ils très pauvres. N'est-ce point là encore la définition de notre humanisme ?

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Nous avons vu que Khéops fut la tête de Turc de la libération de l'individualisme égyptien. Significativement, c'est en dénonçant son inhumaine cruauté (près de 1000 ans après son règne !) que la littérature égyptienne produisit son plus célèbre et encore remarquable manifeste d'humanisme. Pour se divertir, Khéops a fait venir un magicien extraordinaire, Djédi :

Sa Majesté dit : "Est-ce vrai, ce que l'on dit, que tu sais rattacher une tête coupée" ?

Et Djédi dit : "Oui, je le sais, souverain mon maître !"

Et Sa Majesté dit : "Qu'on m'amène le prisonnier qui est en prison, et qu'on lui inflige son exécution !"

Alors Djédi dit : "Pas à un être humain, souverain mon maître ! Vois, il n'est pas permis de faire pareille chose au bétail auguste !" c'est-à-dire à l'humanité.

L'une des œuvres de la littérature égyptienne les plus riches du point de vue éthique met en scène un simple paysan, c'est-à-dire un serf, presque un esclave, mais doué d'une belle éloquence, qui lui permet d'asséner de solides leçons de morale aux puissants. Ses ânes ayant été volés par un régisseur scélérat, il va se plaindre à l'intendant du roi, qui sur ordre du Pharaon le lanterne pour recueillir ses beaux discours ! Voici ses reproches à l'intendant royal :

Seras-tu donc un homme éternel ?

Et n'est-ce pas injuste,

La balance qui penche d'un côté,

(...)

Et l'homme juste débouté ?

(...)

La règle du jugement est maintenant partielle,

(...)

Le redresseur de torts commet le crime.

(...)

Pourquoi agis-tu ainsi contre toi-même ?

Vois, tu es puissant, dynamique, ton bras est actif,

Mais ton cœur est égoïste, et la pitié t'a quitté !

Malheur au pauvre homme que tu détruis !

(...)

Prends garde à l'approche de l'éternité !

Désire durer, selon le dicton :

"Accomplir la Justice est le souffle de vie !"

(...)

Accomplis la Justice pour le Maître de Justice,

Dont la Justice est Justice !

Calame, papyrus, palette de Thoth,

Puisses-tu t'abstenir de commettre le mal !

Seule la bonté de l'homme bon

Est bonne au-delà de lui !

La Justice elle-même est pour l'éternité.

Elle descend à la nécropole avec celui qui l'accomplit.

Il est enseveli, uni à la terre,

Mais son nom n'est pas effacé sur terre.

Il est commémoré pour sa bonté.

Mais tu ne me rends pas justice pour ce discours parfait,

Qui vient de la bouche même du dieu-Soleil !

A la fin, ses ânes sont rendus au paysan qui est comblé de dons car ses discours "semblèrent plus parfaits au cœur du roi que toute chose en ce pays tout entier". On le voit encore dans ce texte, c'est le souci des fins dernières qui stimule le développement de la conscience individuelle, de l'éthique humaniste. Le père de Merykarê, pharaon, fut aussi le premier humaniste, conscient de la simple humanité du Roi, et donc de l'égalité de dignité de tous les hommes, au moins *sub specie aeternitatis* :

Prépare ta place dans la nécropole,

En étant droit, en accomplissant la Justice !

C'est en cela que se complaît le cœur des dieux,

Et mieux agréée sera la vertu du cœur droit

Que le bœuf de celui qui commet l'iniquité !

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Un excellent historien de l'Antiquité parle de "la révolution religieuse des lettrés, l'âge des sophistes, de Socrate et de la philosophie" (P. Veyne, *L'Empire Gréco-romain* p. 491) à propos d'idées religieuses exactement identiques à celles du père de Mérykarê.

En Egypte, la révolution eut lieu 1500 ans avant Socrate. 2000 ans après Mérykarê, Jésus ne fera que pousser à l'extrême cette charge contre les possédants : *Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume de Dieu.* Mais quelques siècles avant le Christ, on lit dans un conte égyptien une histoire qui a peut-être inspiré la parabole de l'homme riche et du pauvre Lazare.

Ainsi dès le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, tout Egyptien, du Pharaon au dernier des manants, est considéré comme un individu digne de respect, égal en droits aux yeux des maîtres de la justice éternelle, les dieux. Même les femmes ! Les Egyptiens ont aussi inventé le premier féminisme.

Voilà une affirmation émanant d'un homme qui ferait bondir plus d'une ou d'un féministe, égyptologue ou non. Certes, et nous allons le voir, la femme égyptienne demeura en position d'infériorité vis-à-vis de l'homme pendant toute l'histoire pharaonique, et dans une large mesure sa promotion fut acquise en assumant des rôles masculins, c'est-à-dire, en quelque sorte, par le déni de sa féminité. Mais très tôt, dès l'Ancien Empire (vers 2300 av. J.C.), d'abord dans la sphère royale, puis comme les hommes dans le milieu des hauts fonctionnaires, les femmes gagnèrent une individualité à part entière, à l'égal des hommes. Comme les hommes, cette individualité fut le plus solidement ancrée dans l'espérance de la vie éternelle. Mais écoutons d'abord le sage Ptahhotep s'adressant à son fils et lui inculquant un mélange de respect envers les femmes et de misogynie éternelle :

*Si tu es prospère, tu fonderas un foyer,
Et tu aimeras ta femme comme il convient.
Emplis son ventre, couvre son dos.
(...)
Réjouis son cœur tant que tu vis :
C'est un champ profitable à son maître !
Abstiens-toi de la répudier,
Mais écarte-la du pouvoir, domine-la !
A peine regarde-t-elle
Que son œil déchaîne la tempête de son envie !
Il faut la tenir à la maison !
(...)
Si tu désires préserver l'amitié
Dans une maison où tu as tes entrées,
En tant que maître, frère ou ami,
En quelque lieu que tu entres,
Garde-toi d'entreprendre les femmes !
Le lieu où cela se pratique ne saurait être heureux !
Mille hommes en sont détournés de leur intérêt :
Un court instant, comme un rêve,
Et l'on trouve la mort à le connaître !*

Les Reine furent donc les premières, dès 2300 av. J.C. environ, à "usurper" la prérogative royale de l'immortalité, par identification au dieu Osiris. Puis toutes les femmes y eurent accès, et sur elles cette transposition produisit une étrange transmutation : devenant Osiris, elles changèrent de sexe, et se livrèrent dans l'au-delà aux activités du sexe masculin, sans perdre leur identité féminine (leur nom) ! De même, les reines qui exercèrent la monarchie furent amenées à se travestir en Pharaon, sans renier totalement leur féminité, telle la fameuse Hatshepsout (vers 1480 av. J.C.) qui mérite le titre de "première femme de l'Histoire" tant ses inscriptions témoignent d'une réelle individualité.

Dans la mort, ces reines sont des individus à part entière puisqu'elles possèdent leur propre tombe où le roi leur époux n'apparaît pas. Les femmes du commun, en revanche, partageaient la tombe de leur mari. Mais la femme égyptienne ordinaire jouissait d'un statut enviable par rapport aux autres femmes de l'Antiquité (sauf les Etrusques), voire les Françaises soumises au Code Napoléon, sans parler des musulmanes de nos jours. Le mariage égyptien n'est pas un sacrement ni même un contrat de droit civil, en tant qu'institution coutumière il n'est qu'un consentement non-écrit à la cohabitation d'un homme et d'une femme, consentement par eux-mêmes et leurs parents.

Association des Néophytes Egyptophiles D'Orléans

Aussi la femme ne semble-t-elle pas plus soumise au "mariage arrangé" que l'homme. La monogamie est largement dominante hors de la famille royale, et l'épouse dispose librement de ses propres biens. Elle jouit d'une pleine capacité juridique pour ester en justice, léguer par testament, etc.. Elle peut librement divorcer tout comme son mari. Elle peut aussi exercer des métiers indépendants, tels que commerçante. Certes, le père de famille domine la société égyptienne et l'on compte peu de femmes éduquées, peu de femmes scribes ou médecins.

Mais la société égyptienne semble avoir recherché l'établissement de relations harmonieuses entre hommes et femmes. Les nombreux couples en ronde-bosse qu'a produits la statuaire égyptienne semble illustrer la formule de Saint-Exupéry selon laquelle l'amour ne consiste pas à se regarder dans les yeux, mais à regarder ensemble dans la même direction. Dans les poèmes d'amour (écrits par des hommes, certes), les jeunes filles expriment leur amour avec autant de libre ardeur que leurs amants. La liberté des femmes égyptiennes choquait les Grecs, alors que nous nous sentons proches de l'intimité entre mari et femme ou entre amants que manifestent les œuvres de l'art égyptien ou même des documents de la vie ordinaire tels que les "lettres aux morts".

A leur témoignage, on n'a pas l'impression qu'un Ptahhotep aurait dit comme Socrate : "est-il au monde un être à qui tu parles moins qu'à ta femme ?"

Et de même que l'humanisme égyptien a très tôt reconnu l'égalité de tout homme, fût-il le plus humble paysan, de même il reconnut aussi cette dignité en la plus humble des femmes. Écoutons encore le grincheux Ptahhotep :

*Ne sois pas suffisant à cause de ton savoir
(...)
On n'atteint pas les limites de l'art,
Il n'est pas d'artisan qui soit doué de la perfection !
Une belle parole est mieux cachée que le feldspath vert,
Et pourtant on la trouve chez les servantes, aux meules !*

Alors dirons-nous "nos ancêtres les Égyptiens" ? N'ont-ils pas, les premiers, reconnu à chacun une individualité digne de respect, qu'il soit roi ou manant, homme ou femme, dès 2000 av. J.C. ?

De même que nous avons vu nos ancêtres égyptiens dans les 3 personnages de la Palette de Nârmer, le Roi, son Valet et son Ennemi, de même l'ANE D'OR qui vous a proposé cette conférence se réclame de 3 ancêtres égyptiens.

Le 1^{er} est le héros du roman latin d'Apulée de Madaure, *Les Métamorphoses ou l'Âne d'Or*, qui relate les aventures picaresques d'un jeune homme inopinément transformé en âne par un philtre mal employé. La déesse Isis lui rendit forme humaine, et comme lui nous croyons, à l'ANE D'OR, que la connaissance de l'Égypte ancienne peut nous aider à retrouver notre humanité.

Notre 2nd ancêtre est le dieu Seth, que les Égyptiens représentaient comme un canidé fantastique, mais aussi comme un âne, quand ils voulaient en faire un bouc émissaire. Notre logo, un âne sur un collier d'or, procède au détournement de l'un des cinq noms du Pharaon, le titre d' "Horus d'Or". Ainsi l'ANE D'OR entend-il réhabiliter Seth, le mal-aimé de la mythologie égyptienne (mais c'est une autre histoire, qu'il faudra conter un jour).

Le 3^{ème} ancêtre de l'ANE D'OR est l'animal d'une fable, car les Anciens Égyptiens ont aussi inventé ce genre, bien avant Esope et La Fontaine. C'est l'Âne à la Harpe, représenté sur des papyrus et ostraca satiriques, vers 1200 av. J.C.. Il semble être passé dans une fable latine de Phèdre :

Un âne vit une lyre dans un pré. Il s'approcha et essaya les cordes avec son sabot. Sitôt touchées elles émirent un son. "C'est une belle chose, assurément, mais ça tombe mal, dit l'âne, car moi je ne connais rien à cet art. Si quelqu'un de plus compétent l'avait trouvé, il aurait distrait les oreilles par des mélodies divines". Ainsi souvent des talents se perdent par un mauvais sort."

Cet âne à la lyre aurait inspiré l'art roman qui le représente sur les chapiteaux des églises (il s'en trouve un à St-Benoît-sur-Loire).

Contrairement à l'âne de Phèdre, l'âne égyptien prend la harpe entre ses pattes pour en jouer, et en cela il est l'ancêtre de l'ANE D'OR qui s'exerce sur son instrument, l'égyptologie, sans qu'aucun parmi nous soit égyptologue de profession. J'espère, au nom de l'ANE D'OR, que ma musique ne vous a pas paru trop discordante, et je vous invite à un prochain concert : *Au royaume du Soleil et d'Osiris*.

Et si d'aventure vous aimeriez jouer avec nous, l'ANE D'OR sera heureux de vous accueillir, avec un grand braiment de joie !